

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

**BUREAU**  
A LA  
**CONSERVATION DES AFFICHES**  
Rue de la Préfecture, 3  
**LYON**  
Ecrire franco.

**JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS**

**Paraissant tous les Dimanches.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

**POUR LYON**

Six mois . . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . . 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

*Les Abonnements se payent d'avance.*

## THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 10 Août 1861.

I.

M<sup>me</sup> RISTORI nous a tenu parole; au jour et à l'heure dite, le Grand-Théâtre a ouvert ses portes à une foule empressée de venir apporter à l'éminente artiste le tribut de son admiration. — A Lyon comme à Paris le succès a été complet, incontesté; M<sup>me</sup> RISTORI a triomphé des difficultés de la prononciation française avec un art merveilleux, que fait encore mieux ressortir le cadre où M. Legouvé a placé son héroïne.

La pièce en elle-même est de peu d'importance, l'auteur n'y a cherché qu'un prétexte et l'a très-heureusement trouvé.

Le rôle de Béatrix permet à M<sup>me</sup> RISTORI de déployer toute les qualités dont elle émaillait en particulier chacun de ses rôles. Tour-à-tour ardente, véhémence, dramatique ou tendre, fine ou gaie, elle transporte et charme le spectateur; elle porte l'émotion jusqu'au paroxysme et ravit d'un sourire... Elle ne donne pas une minute de répit. Ses jeux de scène muets sont peut-être

encore plus beaux que les pleurs de sa voix; son regard exprime tous les mouvements de cette âme torturée. Elle est admirable dans la scène où le prince force Béatrix à écouter sa brûlante déclaration; elle a une agitation convulsive, des tressaillements à faire frémir; elle respire avec force le parfum d'une rose, comme pour s'enivrer de sa douceur et ne pas entendre les dangereuses paroles qu'elle entend.

Nous avons parlé de la gaieté de M<sup>me</sup> RISTORI; nous l'avons trouvée charmante de finesse et d'esprit dans les scènes de comédie.

Il va sans dire que les représentations ont été à chaque instant interrompues par des bravos frénétiques.

M<sup>me</sup> ARNOULD-PLESSY et MM. BRESSANT et DELAUNAY ont commencé samedi dernier le cours de leurs représentations. Ceci nous rappelle le temps éloigné où, avec moins de talent sans doute, et surtout avec moins de faveur de la part du public, on voyait au Grand-Théâtre une troupe de comédie interpréter les chefs-d'œuvre de la littérature classique. En présence du peu d'empressement des spectateurs, on avait renoncé à ce

luxe coûteux d'acteurs jouant Molière, Racine et Corneille au profit des banquettes, et il était passé en force de chose jugée que le Lyonnais n'aimait que le drame et le vaudeville. C'était une erreur, et peut-être à Paris Molière n'a-t-il pas d'auditeurs aussi fervents, aussi dévoués qu'à Lyon. — Merci donc du fond du cœur à ceux qui sont venus nous faire renouer connaissance avec des œuvres où il ne s'agit pas de camélias ni d'agents d'affaires, de courtisanes réhabilitées par l'amour, ni de banquiers fripons réhabilités par la fortune, mais bien d'honneur, de passion vraie, de vertu et de sacrifice.

J'aurais aimé avoir à ma disposition un cadre moins restreint pour rendre compte en détail des représentations que nous ont données jusqu'ici les acteurs de la Comédie française; j'aurais voulu dire quelle Fiammina éloquente et passionnée, quelle Célimène coquette à désespérer et belle à tourner la tête aux saints, était M<sup>me</sup> ARNOULD-PLESSY; combien le rôle de Dudley ou celui d'Alceste sont à l'avantage de M. BRESSANT et lui permettent de déployer à l'aise l'élégance native et la vigueur sincère de son talent; enfin,

## FEUILLETON.

### APRÈS L'ORAGE.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

— Mes chers parents, continua le mari de Louise, vous nous croyiez déjà perdus, et, grâce à Dieu, il n'en est rien.

— Ce dont je suis ravi, mes amis, dit le chef d'escadron en étreignant son neveu et sa nièce.

— Et moi, que dirai-je, mes chers enfants, reprit M<sup>me</sup> Duhamel en distribuant sans compter des baisers à sa fille et à son gendre.

— Par quel miracle êtes-vous encore vivant, mon neveu? dit M. Norbert.

— Laissez-le moi dire, répliqua Louise en mettant sa jolie main sur la bouche de son mari.

Vous savez certainement les détails du naufrage; je passe à ce qui nous regarde. Quand le

bateau eut échoué sur le banc de grève, ce fut un sauve qui peut général, chacun songea à soi, et mon cousin Paul ne négligea pas ce qui pouvait assurer sa conservation. Il faut croire qu'il perdit la tête et oublia les belles protestations de dévouement dont il avait été si prodigue. Dame! de plus fortes têtes que la sienne pouvaient bien être bouleversées; aussi, je ne lui en veux pas. Peut-être a-t-il songé qu'il y avait là mon protecteur naturel, et il n'a pas voulu en usurper les fonctions.

— Quelle diable d'histoire nous faisiez-vous donc en arrivant, interrompit le chef d'escadron en se tournant vers le cousin; à vous entendre, vous aviez fait des efforts inouïs....

— Pour gagner la rive, c'est vrai, répondit en souriant la jeune femme.

M. Paul semblait de plus en plus mal à son aise.

— Mourir ou nous sauver ensemble, dit Henri en me saisissant à bras le corps, en s'élançant dans le lac. Quoique étourdie par la chute, je ne

perdis pas connaissance, car je sentais tout ce qu'il fallait de sang-froid et de courage pour me sauver. Après une longue lutte contre les vagues, Henri, avec l'ardeur du désespoir eut le bonheur d'atteindre un des débris de bateau. Il m'y plaça, et gouverna, en nageant, notre frêle embarcation; entraînés loin du lieu où s'opérait le sauvetage, au milieu du vent et des vagues, il nous fut impossible d'attirer l'attention jusqu'à nous; le flot nous poussa jusqu'à la falaise qui se trouve à trois lieues d'ici. Epuisé de fatigue, Henri put à peine gagner le bord où nous restâmes sans force et sans mouvement.

Heureusement, des pêcheurs vinrent examiner des hauteurs, les effets de la tempête. Henri agita un lambeau d'étoffe; on nous aperçut, et bientôt, grâce à ces braves gens, il nous fut possible de nous traîner jusqu'à une cabane, où des soins et des secours nous furent prodigués. On nous donna au lieu de nos habits détrempés, en lambeaux, les habits de fête des propriétaires, et l'on nous conduisit jusqu'ici.

quel jeune et brillant amoureux est M. DELAUNAY! — Mais ce n'est pas là qu'est le succès du jour : *Tartuffe* a fait oublier *le Misanthrope* et *la Fiammina*, tout aussi bien que *Bataille de Dames* et les comédies ou proverbes de Marivaux ou d'Alfred de Musset. — On s'aborde en se disant : « Avez-vous vu *Tartuffe* ? » et depuis l'époque où il fallait une demande formelle au grand roi pour qu'on pût jouer le chef-d'œuvre de Molière, jamais cette comédie qu'on pourrait appeler sociale n'avait autant fait parler d'elle.

C'est donc un grand événement au point de vue de l'art et de la liberté dramatique, et, ce qui n'est pas à dédaigner non plus, une bonne opération au point de vue financier.

Quiconque n'est pas possédé de l'esprit de parti reconnaîtra que jamais Molière n'a fait parler à ses personnages une langue plus forte, plus savante et mieux nourrie que celle de *Tartuffe*. C'est une peinture de caractère dont le temps n'a pas altéré les couleurs. Il y a des hypocrites et des sycophantes au XIX<sup>e</sup> siècle comme au XVII<sup>e</sup>. Et maintenant comme alors leurs façons d'agir et de parler sont restées les mêmes ; le champ de leurs opérations s'est seulement agrandi, et ce n'est plus la religion seule qui leur sert de levier.

Molière avec *Tartuffe* aura le même destin que Homère : trois mille ans pourront passer sur sa cendre, et l'on dira :

..... Molière respecté.,

Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Le public, mis au courant des difficultés supposées que rencontraient les représentations de *Tartuffe*, s'y est porté avec empressement, et ses

— Tu n'as fait que ton devoir, mon garçon, répondit M. Norbert en secouant les mains de son neveu, mais c'est égal, c'est bien.

— Il a sauvé ma fille, ajouta M<sup>me</sup> Duhamel, en prenant dans ses mains la tête de Louise qu'elle couvrit de baisers, que puis-je dire, que puis-je faire après cela ; il est mon fils aussi, mon enfant, et un fils pardonne toujours à sa mère les torts qu'elle a pu avoir.....

— Ne parlons plus de cela, ma mère, dit Henri, oublions tout.

— C'est cela, oubli général pour le passé..... et pour l'avenir.....

— Venez que je vous dise cela en particulier. Joignant l'action à la parole, le chef d'escadron prit la belle-mère à l'écart.

— Dans l'avenir, voyez-vous, il faut laisser, moi, mon neveu, vous, votre fille, s'entendre et s'arranger à leur guise, ne pas intervenir dans les petits orages qui obscurcissent quelquefois le plus beau ciel conjugal, il faut renoncer à agiter les questions de puissance, d'autorité et de con-

applaudissements ont plus d'une fois transformé certains vers en allusions malignes. De récents scandales donnaient un charme piquant à des vers comme ceux-ci :

Le Ciel ne défend pas certains contentements,

Et l'on trouve avec lui des accommodements.

Les bravos surtout n'ont plus connu de bornes quand l'exempt est venu dire :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Le succès des acteurs n'a pas été moins grand que celui de la pièce. M. BRESSANT joue le rôle de *Tartuffe* avec un cachet de béatitude et de componction papeline réellement inimitable. M<sup>me</sup> ARNOULD-PLESSY est une *Elmire* digne, décente et convenable ; c'est bien la femme sage sans affectation, vertueuse sans pruderie, que le poète a voulu peindre. On croirait voir une de ces belles figures de la bourgeoisie d'autrefois, une descendante de ces matrones romaines dont l'aspect commandait l'estime et l'admiration. M. DELAUNAY, dans le rôle de *Valère*, est toujours le plus jeune et le plus charmant des amoureux que jamais la Comédie française ait possédé.

N'oublions pas nos acteurs des Célestins dont le concours n'a pas été inutile à l'interprétation de *Tartuffe*. Nous citerons avec éloge M<sup>mes</sup> D'HERBLAY et FRAISSINET, et MM. DUPRÉ, HENRI, CHAMBÉRY, REYNALD, ainsi que M. BARDOU, qui, se trouvant de passage en notre ville, a bien voulu accepter le rôle d'*Orgon*. — On nous pardonnera de réunir leurs noms dans cette sèche nomenclature sans les accompagner d'un mot de remerciement à leur adresse ; nous avons toute l'année pour leur décerner les éloges qu'ils méritent, et

flits ; j'ai eu des torts, vous en avez eu aussi, les enfants n'ont été que les instruments de nos idées ; laissons-les libres de toute influence, versons de l'eau sur le feu, jamais d'huile ; quand dans l'histoire d'un ménage il y a un événement comme celui d'aujourd'hui il est certain qu'on s'entendra toujours ; un pareil accident vaut dix ans d'expérience.

— Touchez-là, commandant, dit M<sup>me</sup> Duhamel avec abandon ; j'allais vous dire ce que vous venez de me conseiller. Ils s'aiment, c'est le meilleur moyen de se bien gouverner. Je crois décidément que le système pratiqué chez M. Duhamel ne vaut pas mieux en ménage qu'en politique. Laissons l'autorité à sa place.

— Quant à vous, Monsieur Paul, dit le chef d'escadron, en regardant le cousin entre les deux yeux, si j'ai un conseil à vous donner...

— Oh ! ne lui en donnez pas, interrompit Louise. Mon cousin, mon mari et moi, comprenons tous les trois que, dans un intérieur comme le nôtre, c'est comme dans les républiques, les

nous n'avons que quelques jours pour essayer d'être juste envers M<sup>me</sup> ARNOULD-PLESSY et MM. BRESSANT et DELAUNAY.

## II.

Le théâtre des Célestins, pendant cette quinzaine, s'est un peu reposé de l'activité fébrile que les débuts avaient entraînée après eux. — Nous n'avons eu qu'une première représentation, *les Vivacités du Capitaine Tic*. C'est une comédie laissée inachevée par son auteur. Elle renferme cependant quelques scènes bien esquissées, deux ou trois rôles assez bien tracés pour que l'on puisse dire qu'avec un peu plus de développement nous aurions eu au répertoire une bonne pièce de plus. Le personnage de ce capitaine peu parlementaire, et qui ne sait pas contenir les vivacités nerveuses de sa jambe, mis en contact avec le coteleux Desambois, et le jeune statisticien, espoir de Loudun, offre des situations pleines de comique et de gaieté. Le capitaine Tic n'est pas le meilleur rôle de M. D'HERBLAY, par cela même qu'il n'est pas assez développé ; mais M. DUTASTA et M. CASIMIR, sous les traits de Desambois et de Magis, ont à plusieurs reprises obtenu un franc succès de rires. N'oublions pas M. LEBRUN, qui dans le rôle de Bernard, a montré, une fois de plus, toute la finesse et la bonhomie de son talent. M<sup>mes</sup> SALINÉ et VERNET ont, par leur présence, contribué à la bonne exécution de l'ouvrage.

M<sup>me</sup> MELCHISÉDEC a terminé ses débuts. — Après l'avoir vue dans *Bataille de Dames*, il avait été facile de comprendre que la haute comédie trouverait en elle une digne interprète, et la manière

prétendus et les prétendants sont très-embarrassants. Sans rancune, mon cousin, termina-t-elle en le saluant de la main.

M. Paul, en s'entendant si clairement donner congé, rougit de dépit, de désappointement et de honte ; il s'inclina, et sortit écrasé sous le poids du sot rôle qu'il avait essayé. Il ne se représenta plus, même chez sa tante.

Quant à M. Norbert, il s'est posé pour règle absolue de ne jamais professer ses maximes de régiment dans le ménage de son neveu.

M<sup>me</sup> Duhamel est maintenant, près de sa fille, la contradiction vivante de ce qu'elle est chez elle. Henri et Louise s'adorent après s'être aimés ; leur bonne intelligence défie tous les hasards du ménage. Pour eux, comme pour l'atmosphère, on peut dire avec le proverbe :

Après l'orage le beau temps.

AMÉDÉE AUFAUVRE.

FIN.

trionphante dont elle a joué *Marie-Jeanne et Trente ans*, en désarmant toute critique, n'a laissé de place qu'à l'admiration la plus entière.

— M<sup>me</sup> MELCHISSEDEC est grande et belle; sa voix est sonore et harmonieuse, le sentiment, la passion y vibrent dans chaque note; son geste, plein d'ampleur et de sûreté, commande l'attention, et son regard à ces rapides éclairs qui illuminent la situation. C'est ainsi qu'on comprend les reines de la tragédie antique, que notre époque a remplacées par les péripéties bourgeoises du drame moderne. — M<sup>me</sup> MELCHISSEDEC sera une précieuse pensionnaire pour la Direction, elle seule était capable de remplacer et de nous faire oublier celles qui l'ont devancées.

CH. MAURIS.

Le directeur des théâtres de Lyon a eu, cette année, une heureuse idée qui n'était pas venue à l'esprit de ses prédécesseurs.

En l'honneur de la fête de l'Empereur, le Grand-Théâtre et les Célestins donneront, le jour de la fête du 15 août, des spectacles gratuits dont l'heure et la composition seront ultérieurement indiquées.

Les sociétaires du Théâtre-Français ont offert spontanément leur concours et prendront part à la représentation du Grand-Théâtre.

Aux Célestins, on terminera le spectacle gratuit par une cantate dont les paroles sont de M. Lefèvre, ancien régisseur des Célestins, et dont la musique a été composée par M. Gandon, chef d'orchestre de ce théâtre.

Les classes populaires appelées à prendre part à ces réjouissances dont ne parle pas le programme officiel, sauront gré à l'administration théâtrale de l'agréable surprise qu'elle leur ménage.

(*Le Salut Public.*)

## CERCLE MUSICAL.

M. ALBERTI, l'habile physicien dont les journaux de la capitale ont si souvent fait l'éloge, est en notre ville, où il se propose de donner une seule soirée, dans laquelle il exécutera les expériences qui ont émerveillé et charmé toutes les personnes qui ont pu en être témoins. M. ALBERTI ne se sert ni d'appareils ni de pièces mécaniques. Sa science réside tout entière dans son adresse et sa dextérité.

Ce genre de spectacle est toujours tellement apprécié à Lyon, que nous pensons qu'il est inutile d'insister auprès de nos lecteurs, bien certains que nous sommes qu'ils ne manqueront

pas au rendez-vous que M. ALBERTI leur donne pour lundi 12 août, dans la jolie salle de l'ancien Cercle Musical.

F. B.

## CAUSERIE PARISIENNE.

CHOSSES ET AUTRES. — LA CAMPAGNE ET LES BAINS DE MER.

La Houlgate, 7 août.

Mon cher Directeur,

L'asphalte du boulevard s'était liquéfié sous les pieds du dernier des promeneurs, les toits rougissaient au soleil, il nous a fallu quitter Paris la grand'ville.

Vichy, Spa, Baden, Wiesbaden, ou bien encore Dieppe, Fécamp, Etretat, nous ouvrent leurs hôtels peu hospitaliers. Ce sont les villes d'eaux; les villes d'eaux, c'est-à-dire le rendez-vous des gandins et des filles à marier, des joueurs, des flaneurs, des femmes comme il faut, des femmes comme il en faut, de l'aristocratie, de la bourgeoisie, de la France, de l'étranger. Les villes d'eaux sont les capharnaüms où toutes les classes, toutes les conditions s'unissent et se rencontrent.

Les blasons bien dorés et les hautes fortunes ont accaparé Vichy; la roulette fonctionne activement à Bade; mais nous autres, pauvres chroniqueurs, qui ne sommes ni riches, ni joueurs, où irons-nous?

### II.

Les côtes de Normandie, qu'en dites-vous? Voilà tantôt vingt ans que je les ai vues pour la dernière fois. En ce temps, la mer ne faisait pas encore fureur dans le monde des baigneurs, et Trouville n'était qu'un ramassis de cabanes de pêcheurs. Eh bien! oui, allons sur les côtes de Normandie; aussi bien je veux faire la chasse aux souvenirs, moi qui, élevé au bruit des vagues, aux cris tristes parfois, joyeux si souvent, de nos matelots et de nos pêcheurs normands, y ai passé les premières années de ma vie, les plus heureuses sans contredit.

Et voilà comment, cher Directeur, élu chef d'une bande de cinq chroniqueurs affamés et désœuvrés, fuyant le monde de tous les jours, je leur fis prendre, le sac sur le dos, le chemin qui mène à Saint-Valéry, à Fécamp, à Etretat et partout ailleurs encore.

### III.

Tout programme fait au préalable avait été banni de notre association, et nous devions aller dès l'abord où nous conduirait le hasard.

Ce hasard nous a fait prendre le chemin de Paris à Caen avec correspondance pour Cabourg,

Dives, et le lendemain nous fumons notre cigare sur les sables de Cabourg, sur la grève du vieux Beuseval, le long des falaises de Villers, aux vaches noires.

Qui de nous alors, en respirant à pleins poumons cet air âcrement aromatisé qui nous venait de bien loin au large, pensa à nos théâtres de Paris, à nos cafés et à nos mesquineries de la vie de tous les jours. Campés près de la jetée, nous nous sommes promis de rester en ce charmant pays aussi longtemps qu'il y aurait une haute et une basse marée à Dives. Le plus fanatique des cinq se veut déjà faire industriel pour nous construire une sauvage retraite tout au haut d'une des falaises de Villers.

### IV.

Mais les opinions changent avec le vent qui vient ou qui s'enfuit. Ce matin, en ouvrant sa fenêtre, un des cinq a vu passer un léger véhicule emporté plutôt que trainé par un vigoureux cheval normand, et avec la voiture deux jolies blondes qui l'ont salué en passant; puis le véhicule est revenu vide; puis le cocher, soudoyé avec un verre de cidre (le misérable! si ç'avait été avec un haut-bourgogne au moins!) nous a dit que ses belles voyageuses avaient pris le bateau à vapeur pour Saint-Valéry-en-Eaux. Voilà maintenant que notre ami, pour rendre un salut à des personnes qu'il ne connaît pas peut-être, nous veut, à nous aussi, faire prendre le bateau. Eût-on jamais soupçonné tant de chevalerie et de politesse chez un courriériste!...

Mais le bateau est parti, et il nous faut attendre au lendemain matin. Adieu nos beaux projets! Le hasard nous avait amenés, le hasard nous poussait sur une autre plage.

Il fallait employer toute notre journée encore, et nous avons visité tous les environs, puis le soir est venu, et comme ce n'était pas jour de Casino, réunis avec quelques émigrés des soirées parisiennes dans une des salles du château de Montsivry, dont le châtelain nous faisait gracieusement les honneurs, on a demandé à chacun une histoire; bon gré mal gré, il nous fallut nous exécuter, et lorsque ce fut le tour de notre hôte, Albert de Montsivry:

« Messieurs, nous dit-il, moi je ne puis vous raconter qu'un souvenir d'écolier, un souvenir d'enfance; il est vulgaire comme Peau-d'Ane ou Barbe-Bleue, et je ne doute pas que chacun de vous n'ait eu son petit roman; mais je suis mauvais conteur, et mon sac est à sec. Rallumez vos cigarettes, remplissez vos verres, et je vais vous dire comment l'amour vient aux écoliers. »

J'ai écouté et j'ai retenu; c'est, comme nous en étions prévenus, un simple souvenir... Mais n'anticipons pas, et la semaine prochaine je vous écrirai comment l'amour vient aux écoliers, si tous nos lecteurs ne s'y opposent pas.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

M<sup>LLE</sup> DÉJAZET.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de M<sup>lle</sup> DÉJAZET dans une de ses dernières créations, *Grain de sable*.



Dire sa vie et son existence exigerait un volume entier. DÉJAZET est née sur le théâtre, et mourra sur le théâtre, entre deux bravos, au milieu d'un succès.

DÉJAZET a créé 236 rôles principaux depuis 1815. DÉJAZET a créé un type inimitable au théâtre, et dans deux cents ans elle tiendra bien haut sa place au milieu des Adrienne Lecouvreur, des reines du Théâtre-Français. DÉJAZET est en ce moment le plus fringant gentilhomme de la scène, gentilhomme de cœur surtout.

M. d'A.

LES DEUX CANOTS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Cette auberge est assise à mi-côte, et la rivière coule à une centaine de mètres. De grandes prairies coupées de bouquets d'arbres s'étendent tout

autour du village. Des haies vives d'aubépine et de ronces entremêlées séparent les enclos des paysans, et dans ces enclos vit une nombreuse et laborieuse population qu'entretient dans le bien-être le voisinage de la grande ville. La vigne est cultivée sur les coteaux, et si le vin a un peu trop oublié, pour les palais délicats, le voisinage de la Bourgogne, il n'en fournit pas moins, à bon marché, la boisson saine et abondante, indispensable à des bras qui ont sans cesse besoin de refaire leurs forces épuisées par un travail opiniâtre et quotidien.

On s'amusa beaucoup à cette double noce. Chacun voulait utiliser de son mieux son jour de repos et de fête, et on le fit avec d'autant plus d'entrain que Pierre et Jean étaient fort aimés de tous leurs camarades, comme Mathilde et Marie de toutes leurs anciennes compagnes d'atelier. Là, entre canuts et frangeuses, se commença et se noua plus d'une connaissance qui devait avoir, quelque jour, le même dénouement que celle de Pierre Barca et de Jean Moulit.

Ce fut le lendemain de ce jour que les deux canuts, riches de quelques centaines de francs lentement économisés sur leurs salaires, vinrent s'établir à Vourles.

Leur vie y coula doucement et heureusement pendant les dix premières années. L'épargne intelligente avait grossi chaque jour les ressources des deux familles. De beaux enfants étaient nés de ces unions auxquelles avait présidé l'amour. Les jeunes filles légères et riches étaient devenues des ménagères comme il en faudrait à tout homme vivant de ses mains. Dans le village, partout on aimait, partout on estimait les deux ouvriers tisseurs de soie, qui n'avaient jamais donné que de bons exemples à leurs voisins.

Après quatre années de mariage, Mathilde avait donné à son mari Pierre, deux beaux enfants, un garçon et une fille. Marie avait fait comme Mathilde; seulement c'était deux garçons qu'elle avait mis au monde. Les enfants suivaient en tout l'exemple des parents. Ils s'aimaient tous comme des frères, et le passant aurait pu croire qu'il n'y avait là qu'une seule famille.

Il suffit de l'incident le plus vulgaire pour jeter le désarroi dans tout ce bonheur et l'anéantir comme le moindre souffle renverse un fragile château de cartes.

Un jour, Pierre était allé à Lyon, rapporter au fabricant pour lequel il travaillait, un ouvrage achevé. Il profita de l'occasion pour faire diverses provisions nécessaires aux deux ménages et se promena dans la ville.

Le hasard jeta sur ses pas un ancien camarade d'atelier avec lequel il avait toujours vécu en parfaite intelligence. Aucune raison ne pouvait donc lui conseiller de se dérober à cette connaissance de vieille date. Tout, au contraire, l'engageait à laisser tomber sa main dans la main amie qui s'offrait à lui, et à repasser avec l'ancien compagnon de route, tous ces sentiers parcourus autrefois qui font nos souvenirs.

Les heures s'écoulaient rapidement quand une fois on s'est laissé glisser sur cette pente.

Pierre comptait rentrer de bonne heure à Vourles et reprendre son travail quotidien. Mais le temps avait marché et l'estomac manifestait des besoins impérieux. Les deux vieux camarades entrèrent dans une auberge d'ouvriers, et, tout en donnant satisfaction à leur appétit, reprirent le fil de leurs souvenirs. On égrena tout le passé, mais bientôt le présent arriva et alors on ne tarda pas à enfourcher le dada des expériences et des chimères de l'avenir.

L'ami de Pierre était une de ces intelligences simples et naïves qui se laissent facilement prendre à des rêveries; Pierre Barca lui-même était naturellement porté par son bon cœur à croire que tout homme avait en lui les éléments du bonheur et qu'il était facile de peupler la terre entière de gens heureux. Avec Jean Moulit n'avaient-ils pas à eux deux réalisé ce rêve?... Il est vrai qu'il leur avait fallu rencontrer deux femmes comme Mathilde et Marie et que tout le monde n'est pas aussi favorisé du sort à la grande loterie du mariage. Mais Pierre Barca n'y regardait pas de si près, ou plutôt sa réflexion n'allait pas si loin. Il s'en tenait à l'écorce précieuse d'une appréciation. Plus égoïste, il aurait mieux approfondi ce qui se passait en lui et autour de lui. Mais il était toujours resté ce que la nature l'avait fait naître. A trente ans, il avait encore la candeur d'un adolescent et ne supposait pas qu'il en fût autrement chez les hommes au milieu desquels il vivait, toujours de la même façon, toujours travaillant avec intrépidité et toujours recevant le salaire de son travail qui suffisait à ses besoins.

Avec des caractères semblables l'explication de ce qui arriva est facile.

Georges BELL.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.